

Ô DOUCE NUIT !

« La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois » Guy de MAUPASSANT

Nous étions dans une ferme à Saoû, au milieu du siècle dernier, dans les dernières semaines de décembre.

Pour dormir, son nouveau patron l'installa dans une minuscule chambre, au-dessus de la cuisine, seulement éclairée par une étroite fenêtre :

- C'est pas bien grand, mais pour toi tout seul, à ton âge, c'est bien suffisant, et puis, si t'as besoin de quelque chose mon garçon, n'hésite pas à nous le dire !
Comme t'es au-dessus de la cuisine, t'auras pas froid !

En effet, cette chambre de commis de ferme était plutôt exigüe. Avec son énorme matelas de crin, l'antique lit de cent-vingt en noyer qui demandait presque une échelle pour grimper dessus, prenait pratiquement toute la place. Aujourd'hui, notre pauvre jeune homme avait bien du mal à s'endormir. Peuchère, à quinze ans à peine, c'était la première fois qu'il était placé loin de chez lui pour longtemps.

Il était triste et surtout il avait un peu peur. Ici, il n'y avait plus ses frères et ses sœurs pour se chamailler et, déjà les premiers soirs, cela commençait à lui manquer.

Pourtant, par la minuscule ouverture vitrée, la bienveillante bouille ronde d'une bonne lune d'hiver dans un ciel nettoyé par la Bise, semblait là pour le rassurer.

Mais, des vieilles poutres qui craquaient douloureusement, aux bruyants matous qui réglaienent leur démêlé dans la grange, en passant par les ululations lugubres de quelques chouettes mélomanes, rien n'était fait pour dissiper ses craintes.

Cette nuit-là, à trop y réfléchir, dans le suspect comportement de ses employeurs, il arrivait même à déceler d'étranges attitudes.

Avec ses yeux globuleux et sa tête toujours inclinée, le fils ne le regardait-il pas bizarrement ?

Et, près de la cheminée, éternellement avachi sur son fauteuil en rotin, ce vieil impotent qui ne répondait jamais, à quoi pouvait-il bien penser en le dévisageant avec insistance ?

A la ferme, avec le maître des lieux et sa femme, il restait un grand-père infirme et un garçon d'une trentaine d'années, un peu simple d'esprit. Comme dans « La Montagne » de Ferrat, les autres enfants beaucoup plus âgés étaient partis ailleurs pour être flics ou fonctionnaires ou seulement travailler « en usine », pour pouvoir enfin « gagner leur vie ». La modeste exploitation agricole n'aurait jamais pu nourrir autant de monde.

Un simple plancher séparait le réduit où il dormait de la cuisine et les voix montaient claires comme l'eau d'une source de la forêt de Saoû. Surtout celle de la patronne, plus aiguë, qui semblait commander au reste de la famille.

A cause de ces nuits éprouvantes, le travail de notre pauvre ami s'en ressentait.

Si le patron ne disait encore rien, la patronne commençait à se plaindre. Pas encore devant lui, bien sûr, mais, à cause des indiscretions dues à l'épaisseur des planches, il savait que les reproches n'allaient pas tarder.

Un soir, quelques jours avant Noël, il l'entendit commander à son fils :

- Ecoute, on peut plus le garder celui-là, il mange trop, le bougre. Si ça continue, il nous coûterait plus qu'il ne nous rapporterait. Demain matin, avant qu'il ne se réveille, tu n'auras qu'à le tuer. Après, je m'occuperai du reste. Le fais pas souffrir comme à ton habitude. Récupère-moi le sang, tu sais bien que j'adore ça !...

Ce sang que la patronne semblait tant apprécier ne fit qu'un tour dans les jeunes veines de notre pauvre garçon de ferme qui resta ainsi pétrifié.

En sueur, raide comme un manche de pioche en frêne, la peur le clouait sur son lit. Comme un frêle agneau pascal prêt au sacrifice suprême, il resta ainsi toute la nuit, les yeux grands ouverts, attendant l'instant fatidique. Il ne pouvait pas échapper à son destin, l'entrée de sa chambre donnait dans la pièce où dormait son terrible bourreau et la fenêtre était bien trop étroite pour s'échapper. Ses doutes étaient bien fondés, l'endroit était un coupe-gorge, une espèce d'auberge de Peyrebeille.

Pourtant lorsque son patron l'appela, dans la cour, le soleil hivernal étalait déjà l'ombre allongée de la ferme près de celle du Roc.

- Alors gros fainéant, tu te lèves pas ce matin ? T'as encore compté les étoiles toute la nuit ?

Ah, t'es ben un vrai poète toi, toujours à rêvasser, termina-t-il en lui tendant une fourche.

En secouant la tête de droite à gauche la patronne renchérit :

- Allé zou, dépêche-toi mon garçon si tu veux manger du bon dindon à Noël. Aujourd'hui, on a tué le dindon qui commençait à se battre avec l'autre. On peut pas garder deux mâles à la maison. Il allait finir par nous faire des dégâts et puis, tu comprends, dans la basse-cour, c'est comme partout, y peut pas y avoir deux patrons !

Au repas de la nativité, pour la première fois, lui qui faisait d'habitude le nez devant les étranges soupes de sa maîtresse, notre fier apprenti rasséréiné adora le dindon rôti aux marrons de la patronne.

Après cette méchante aventure, il dormit désormais comme un nouveau-né et travailla comme un homme.

Ainsi, la rentabilité ne naît-elle pas toujours de la confiance et du bien-être ?

Joyeuses fêtes de fin d'année à tous.

Alan LANDY